

LA SOCIALE

Paraît tous les Dimanches

ABONNEMENTS <i>France</i>	Un an.....	6 ^f »
	Six mois.....	3 »
	Trois mois...	1 50

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
23, rue des Trois-Frères, PARIS

ABONNEMENTS <i>Extérieur</i>	Un an.....	8 ^f »
	Six mois.....	4 »
	Trois mois...	2 »



Ce qu'on rigolera quand le richard s'affalera!

SACERDOCE?... J'EN PINCE PAS!

« Le journalisme est un sacerdoce! »
C'est un cliché à la mode. Reluquez les journaliers de profession : ma parole, ils se croient des phénix, des types supérieurs; ils auraient couvé la tour Eiffel qu'ils ne feraient pas plus de magnes.

Allez au bureau du journal.

C'est le Temple.

On y officie, nom de dieu!

S'il y a des larbins, ils se rengorgent, le prennent de haut, envoient bouler le pauvre monde avec perte et fracas.

« Sacerdoce?... » j'y coupe pas : j'ai les pieds aussi plats que nickelés.

De ces épates bécasses, on n'en fera pas à *La Sociale*. Elle sera un journal sans flafas où tout s'alignera à la bonne franquette.

Les copains y seront aussi à leur aise que chez le bistrot où on s'éclaire d'un litre pour activer la discussion.

Ceux qui voudront envoyer des tartines n'auront pas besoin de pommader les phrases sur toutes les coutures, d'aligner les lignes au fil à plomb, d'éplucher les mots pour qu'aucune lettre ne manque à l'appel.

Pourvu que ce qu'ils dégoiseront ait du bon sens et ne soit pas pondu avec une arrière-pensée ambitieuse, — on se fout du reste.

Le dada de *La Sociale*, je l'ai dit : LIBERTÉ ET PAINS DE QUATRE LIVRES A GOGO.

« Pains de quatre livres? » ... Non pas la miche toute sèche, foutre! mais, du beurre dessus, des biftecks autour, et, pour faire couler le tout, un piccolo velouté.

Pour ceux qui n'auraient pas reluqué la circulaire annonçant l'accouchement du canard, j'en colle ci-dessous l'essentiel :

La Sociale ne sera pas une couveuse électro-rale, réchauffant et dorlotant les ambitieux, en vue des Hôtels de Ville ou du Palais Bourbon. S'il lui arrive de broussailler dans la forêt de Bondy de la Politique, ce sera simplement pour crier « casse-cou » au populo et croquer un tantinet nos illustres policards.

Comme son titre l'indique, *La Sociale* s'occupera principalement des questions économiques.

Puis, en attendant que vienne la riche saison où nous vivrons sans patrons ni maîtres, quel plus doux passe-temps que de débiter les crapuleries et les salopies des exploités?

Ce turbin : imprimer tout vifs ces animaux malfaisants, — pareils aux chats-huant que les paysans épinglent aux portes des fermes, — *La Sociale* l'accomplira.

Avis à ceux qui vivent en vermine aux crochets des travailleurs : prêtres abrutisseurs, proprios rapaces, patrons féroces, accapareurs, banquiers... Avis à tous ceux-là, et aux autres! Toute cette chameaucratie qui nous pille et nous affame, peut bien — comme maigre compensation, — endurer un léger charriage, sans brailler au sacrilège.

Et voilà!... Que *La Sociale* soit assez chancarde pour fiche la puce à l'oreille à quelques gnan-gnans, leur remonter le moral et allumer dans leur ciboulot dégrasé, un lumignon de jugeotte, — elle ne rêve pas plus!

..... Le restant viendra par surcroît!

OU C'QU'EST MON PROGRAMME?

« Oh! là! là! tu nous mènes en brouette » que me disait l'autre jour un jean-jean qui se croit malin depuis qu'il a lu les grands discours de M. Jaurès. « Mon pauvre vieux, t'as seulement « pas de programme et tu veux marcher de l'a-« vant! si tu te figures que le populo te suivra, « tu te fourres le gros orteil dans l'œil. »

— C'est bien possible, que je lui ai répondu, mais tout seul, ou en compagnie, je n'irai pas grossir la bande des votards qui nous vaut les quarante bavards. Vois-tu, la discussion m'emmielle. Tu te figures avoir raison et moi aussi... comme ça nous irons longtemps sans nous entendre. Mais, quand je m'en vais tout seul au turbin en culottant ma bouffarde, le matin dans les grandes rues de Paris, je me sens tout content de n'avoir pas la cervelle farcie de revendications collectivistes et de pouvoir digérer les

événements à ma façon. Penser par soi-même, c'est chouette, sais-tu!

Quant à savoir où je vais, je le sais un peu mieux que toi et tes copains; pour la bonne raison que je ne me laisse pas mener par le bout du nez comme vous autres. J'ai eu mon temps et mes illusions, aujourd'hui j'en suis revenu : je ne crois pas plus aux dirigeants qu'aux dominateurs, ma direction je l'ai trouvée et je la tiens pour bonne : « Ni à droite, ni à gauche, mais toujours en avant! Que les plus forts aident les plus faibles et marchons en camarades! »

Oui, c'est mon opinion et je n'en démords pas. Les cous pelés ont beau nous vanter le clinquant de leur collier, c'est pas encore aujourd'hui qu'ils nous le mettront.

Vivre pour le plaisir d'être un homme et non un outil! — Celui qui comprend ça boit à la régale un petit vin défendu aux ligards collectos.

Ce qui ne veut pas dire qu'on a des sentiments d'ourson, — au contraire.

Ils en sont épatés les « honnêtes gens » qu'on ne se regarde pas en chiens de faïence. Mais quoi! S'ils sont trop enroulés pour comprendre le principe de camaraderie avec tous ses avantages; qu'ils se mangent le nez, qu'ils se débinent et se mouchardent et s'engueulent et salissent tous les torchons de l'ordre anthropophagique, c'est plutôt rigolo.

Tant qu'il y aura des intérêts communs entre copains on s'entendra suffisamment, n'est-ce pas? et sans tous les fatras de la loi. Du moment qu'il n'y a aucune nécessité, ni aucun agrément à être d'accord, autant marcher chacun de son côté.

De toute façon, l'administration et le gouvernement sont la cinquième et la septième roue d'un vieux fiacre. Quant à la statistique, je n'en donnerais pas deux sous.

Que l'on puisse manger à sa faim, se loger dans de bonnes piôles, être chaudement nippé si la saison est rude, — et en dehors de ça, faire ce qu'on veut, bougre! Voilà un programme qui n'est pas embrouillé et qui serait vite réalisé, si chacun mettait la main à la pâte.

Pardienne, c'est pas à nos législateurs qu'il faut demander ça : ils n'entendent pas de cette oreille, — ils aiment mieux dormir sur les deux.

« D'abord, et avant tout », disent les plus avancés, ceux qui veulent faire quelque chose, — mettons que ceux-là soient les socialistes, — « il faut réglementer le travail. »

Ils en ont plein la bouche de la réglementation du travail! Au fond, c'est un excellent prétexte pour ne rien foutre.

Il ne s'agit pas de réglementer le travail, mais de le libérer. Que chacun ait ses coudées franches et vous verrez comme ça ronflera! On travaillera à produire ce qui est nécessaire, chacun suivant ses aptitudes, et foutre! il y aura de tout à gogo. Mais, si on perd son temps à légiférer et à discuter, du diable si le meilleur terrain produit autre chose que du chiendent.

La vérité vraie, c'est que tous ces cocos-là, qui nous rasant avec leur légifération, sont des feignants ou des imbéciles, — et peut-être bien l'un et l'autre. Pendant qu'ils parlottent et sifroient du meilleur, le campluchard laboureur et le prolo turbine, moyennant quoi ils peuvent continuer à débiter leurs bourdes. Et c'est tout ce que je vois de clair dans le fourbi!

Mais, assez jacassé là-dessus. Si tout le monde est content je le suis aussi, parce que j'aurais l'air d'un vieux ronchonneur à bougonner tout seul dans mon coin.

Dans le monde des aveugles, les infirmes sont ceux qui y voient clair et, comme je n'ai pas la prétention d'opérer toutes les cataractes de mes concitoyens, j'envoie seulement une bonne poignée de main aux camarades qui m'ont compris et un hécot à leurs compagnes.

Petit Canard...

deviendra grand... Et y aura fichtre pas besoin que Dieu lui donne la becquée.

Que les bons bougres ne jugent pas *La Sociale* au poids. C'est une feuille de prolos et non un torchon de capitalistes. Donc, rien de drôle à ce qu'elle soit maigrelette.

Mais foutez, si les camarades l'ont à la bonne... les ailes lui pousseront!

LES OUBLIÉS DE L'AMNISTIE

L'amnistie n'a pas ouvert les portes des prisons à tous les condamnés politiques. Aussi générale que soit une amnistie, toujours la haine des gouvernants trouve moyen d'en exempter quelques pauvres bougres. Ce ne sont jamais de gros personnages ayant des protections, des relations, de l'entregent, mais des révoltés infimes à qui nul ne s'intéresse et qu'on laisse confire dans les geôles.

Ah, s'ils avaient dans leur manche députés ou avocats, s'ils étaient membres de quelque franc-maçonnerie, — ou même bourgeoisillons jetant leur gourme, — vous verriez les quotidiens s'apitoyer sur leur sort, verser plus de larmes que n'en feraient couler une charretée d'oignons.

Mais des polétaires! qu'ils moisissent dans les prisons républicaines ou s'étiolent dans les bagnes capitalistes, c'est tout comme... Et nos bons quotidiens réservent leurs indignations pour des causes plus profitables.

Combien la R. F. loge-t-elle encore de ces oubliés? Pour le savoir, une enquête est nécessaire. Qui va la faire? A défaut de plus autorisés, *La Sociale* l'entreprend.

Pour mener cette besogne à bonne fin, elle fait appel à l'initiative des camarades; que ceux connaissant des victimes des lois « scélérates » les signalent; qu'ils donnent sur leur condamnation, leur sort actuel, le plus de renseignements possibles.

Par exemple, ils est deux malheureux pour lesquels l'enquête est superflue: Nourrit, Bérézowsky.

Sont-ils morts? S'ils ne le sont matériellement, ils sont hélas, bien morts dans la mémoire du peuple! Il fut un temps où leur sort passionna. Mais depuis!... Depuis, ceux qui battaient la grosse caisse sur leur noms sont devenus quelque chose: conseillers municipaux, députés... Et ils ont naturellement oublié Bérézowsky et Nourrit.

Donc, laissons ces deux-là dans leur tombe!

Reste à noter où commence et où finit le « condamné politique »? Pour que l'interprétation ne semble pas trop large et que personne ne puisse répondre « oh! celui-là, c'est pas un condamné politique! » *La Sociale* s'en tiendra à la formule gouvernementale. Aussi, dans son enquête, ne prendront pas place certains condamnés ayant commis des « actes » qualifiés de droit commun, dans un but désintéressé, — et qui, étant donné leurs mobiles, devraient bénéficier des amnisties.

Le premier « oublié de l'amnistie » qui s'impose à l'attention est :

CYVOCT

Cyvoct est au bague de la Nouvelle-Calédonie depuis plus de onze ans; il fut condamné à mort par la Cour d'assises de Lyon le 11 décembre 1883.

C'est comme gérant du *Droit Social*, pour un article intitulé *Un Bouge*, paru dans le numéro du 18 mars 1882, qu'il fut condamné; dans cet article n'était relevée aucune provocation directe, mais cette chose élastique et vague que les juges qualifient *provocation indirecte*. Ce qui prouve que dès 1883 les jean-foutre de la haute avaient un arsenal légal passablement répressif.

L'accusation voulait prouver que Cyvoct avait posé une bombe au café Bellecour, à l'Assommoir, bouiboui où allaient patachonner les fils à papa. Comme ça ne tenait pas debout, l'accusation ajoutait jésuitiquement: « si Cyvoct n'a pas fait le coup, il a excité à le faire par des discours en réunion et surtout par un article paru dans le *Droit Social* dont il était le gérant. »

De cet article intitulé *Un Bouge*, l'acte d'accusation cite quatre lignes, les voici :

« On y voit (à l'Assommoir) surtout après minuit, la fine fleur de la Bourgeoisie et du Commerce... le premier acte de la Révolution Sociale devra être de détruire ces repaires. »

C'est pour ces vingt cinq mots, — rien que pour ces vingt cinq mots! — que Cyvoct a été condamné à mort.

Fine mouche, l'avocat général, abandonnant l'accusation principale qui s'écroulait d'elle-même, lut des tas d'articles de journaux, emberlificotta le jury avec ses trémolos sur le « péril anarchiste » et le jury condamna... sans savoir ce qu'il faisait.

En effet, la sentence de mort était à peine prononcée, qu'épouvantés de leur verdict, les jurés signaient sur le champ un recours en grâce. C'était prouver qu'il y avait eu surprise.

Voici, résumées, les questions qui leur avaient été posées :

1. Cyvoct est-il coupable d'avoir, à Lyon, dans la nuit du 22 au 23 octobre 1882 volontairement donné la mort à

Louis Miodre et tenté de la donner à plusieurs personnes ?

Réponse : Non.

2° Est-il coupable d'avoir procuré des armes, des instruments ou moyens qui ont servi à commettre ce meurtre et ces tentatives ?

Réponse : Non.

3° D'avoir avec connaissance aidé ou assisté l'auteur ou les auteurs de ce meurtre (et de ces tentatives), dans les faits qui l'ont préparé, facilité ou consommé ?

Réponse : Non.

4° D'avoir par machinations ou artifices coupables, provoqué à un meurtre (ou à une tentative de meurtre), ou donné des instructions pour le commettre.

Réponse : Oui.

Ces machinations ou artifices coupables qui ont provoqué à l'attentat de Bellecour, c'est l'article du *Droit Social*!

Sur le moment, il y eut d'assez vigoureuses protestations dans la presse « avancée »; l'indignation dura peu, les quotidiens songèrent à autre chose... on était à la belle saison de Panama, il eût été bête de s'attarder à repêcher un homme du baigne.

De tous ceux qui protestèrent alors, un seul s'est souvenu : Rochefort. Par intermittences paraît dans l'*Intransigeant* un plaidoyer en faveur de Cyvoct.

Quand vint l'amnistie de janvier, ceux qui se souviennent du malheureux eurent une lueur d'espoir : on parlait de l'en faire bénéficier. Clovis Hugues s'occupait de son affaire bruyamment; il alla trouver le ministre Ribot qui, gémissement lui passa la main dans les cheveux, lui promit d'examiner le cas....

Et Cyvoct est toujours à la Nouvelle!

ON NE VOTE PLUS!!

L'autre dimanche, à Saint-Etienne, des élections municipales ont eu lieu.

Oh! un simple ressemelage : quinze conseillers démissionnaires à remplacer.

Toute la journée, le bec ouvert, les tinettes électorales ont attendu les votards; il en est venu 10 sur 28,000. Par exemple, il n'est pas commode de dire pour qui ont voté ces phénomènes, car la grève des candidats était aussi générale que celle des électeurs.

Ce fiasco électoral n'est pas le premier du genre. Et foutez, espérons qu'il ne sera pas le dernier!

Seulement, si cette perspective est réjouissante pour les bons bougres, elle est loin de l'être pour les bouffe-galette.

« Eh quoi, ruminent ces pleins-de-truffes, le peuple refuse de voter! C'est abominable... Qui nous nommera?... »

Pauvres matadors, vous n'avez réellement pas de veine! si personne ne vous nomme, c'est en effet la désolation : plus de chèques, plus de pots-de-vin... adieu tout ça, vendanges seront faites!

Pour parer à ce grand péril, un de l'Aquarium, le nommé Guillemet, a eu de l'initiative pour tous : il a vite bâclé une loi qui décrète le vote forcé. Il a de la logique Guillemet! Il est de ces intégrés républicains qui comprennent la république avec des muselières obligatoires pour tous et un gendarme par citoyen. A l'en croire, les citoyens français ne seront vraiment libres que lorsqu'ils n'auront plus le droit de remuer le petit doigt sans autorisation.

Et ne vous rebiffez pas, les frangins votards! Ne venez pas clamer que vous êtes souverains; que vous êtes libres de faire de votre bulletin ce qu'il vous vous plaît : un cataplasme, une papillote ou un allume-pipe... que c'est logique, puisque c'est un droit.

Tarata! Mossieu Guillemet vous mettra le nez dans l'erreur : votre vote doit être libre, c'est certain; mais il ne peut l'être que s'il ne l'est pas...

Ah! mais, c'est un rude mariolle, ce député! A preuve, le moyen qu'il a découvert pour forcer à voter ceux qui veulent pas.

C'est bête comme chou : il les biffe des listes électorales et leur enlève ainsi le droit de voter!!

Savez-vous que c'est très fort, ceci! Venir dire aux gas qui ne veulent pas voter : « Je vais vous punir sévèrement; vous ne voterez plus!... » C'est très fort! Au moins on ne se chamaillera pas, puisqu'on sera tous d'accord.

Grâce à ce remède épaustrouillant, les abstentions ne feront qu'aumenter, et un beau jour le Guillemet restera l'unique électeur de son patelin.

La jérémiade où Guillemet explique les motifs de sa loi est rigolotte. On y sent le trac qui l'agite : si les votards refusaient de cimenter l'Etat de leur force inconsciente, le gouvernement s'effriterait comme une masure pourrie.

L'électeur, dit-il, peut impunément fausser, par son abstention, ce qu'il y a de plus grave et de plus précieux pour un gouvernement, c'est-à-dire la volonté du pays...

Eh bien, et après? si ça me botte de la « fausser », la « volonté du pays »? Et ça, parce que, plus cette « volonté » sera « faussée », moins de poigné aura le gouvernement, plus de liberté aura le peuple, et aussi parce que, à l'examiner de près, la sacrée « volonté du pays » n'est rien autre chose qu'un lapin posé au populo.

LE DÉLUGE DE BOUZEY

A qui la faute si l'autre matin une centaine de personnes ont été noyées, si toute une vallée a été ravagée par l'inondation?

A l'Etat! Rien qu'à l'Etat!

Tout le monde savait et disait que la digue péterait un jour ou l'autre; les paysans vivaient dans des transes continuelles, mais n'y pouvant rien, tenus en respect par la poigne de la gouvernance, ils se résignaient à la perspective d'être noyés.

Un jour, un employé des ponts et chaussées, épouvanté du gros ventre de la digue, prit sur lui de prévenir illico les habitants du danger. Il fut disgracié! Dame, son alarme pouvait exaspérer les paysans, leur faire monter la moutarde au nez, leur enlever la résignation à la noyade.

Va-t-on le reprendre cet employé, lui fiche de l'avancement, aujourd'hui que les faits lui ont donné terriblement raison?

L'an dernier, un paysan se prétendant menacé dans sa sécurité par la sacrée digue fit un procès à l'administration : il le perdit comme de juste! Il est mort noyé l'autre matin. Voilà l'administration débarrassée d'un crampon : il ne réclamera plus!

La veille de la catastrophe, il paraît qu'à six heures du soir une fissure faramineuse fut signalée. Vous croyez que la grosse légumerie s'inquiéta? Peuh! Demain il ferait jour...

D'ailleurs, y avait belle lurette que le mur coulait, pire que vache qui pisse. Quêque ça pouvait foutre aux matadors de l'administration? Ils n'étaient pas là pour veiller la digue, mais pour palper leurs appointements. Pourvu que ça tombât à la fin du mois, qu'importait le reste! Et puis, si un employé, moins j'emfoutiste, eût eu l'envie de donner l'alarme, le souvenir de la disgrâce du collègue trop prévoyant lui eût cloué le bec.

Imaginez une société libre, — donc échenillée de toute chameaucratie.

Une pareille société aurait un but directement opposé à celui de l'actuelle : aujourd'hui nous patageons en une société de tromperie, d'exploitation et de volerie mutuelle, tandis qu'alors, chacun chercherait à vivre au mieux; or, comme on y pourrait facilement parvenir sans assassiner son voisin, personne ne songerait à chercher pouille à quiconque.

Par exemple, quand il serait question de bâtir une digue pareille à celle de Bouzey, il ne viendrait à aucun l'idée criminelle d'employer du mauvais ciment, de la pierre qui tombera en poussière et de réduire à 20 mètres un mur qui nécessite au moins cinquante mètres d'épaisseur.

« Où prendrait-on les ouvriers pour cette besogne? Quelles seraient les poires qui voudraient s'y crever le tempérament? »

Ah malheur! On voit bien que le pognon, — l'envie d'en gagner tant et plus — nous a rendus maboulés. Aujourd'hui, y a pas mèche de creuser un trou de trois mètres, si on n'a pas d'argent d'avance. Pauvres de nous!

Reluquez donc les cathédrales. C'est du beau turbin, hein? Et solide, nom de dieu!

Eh bien, ça ne s'est pas construit selon la mode du jour. Ça s'est construit sans emprunts, sans sociétés financières!

Un noyau de bougres intelligents, farcis d'initiative accouchaient des plans, s'alignaient pour le bon ordre des travaux, « organisaient » le fourbi.

Puis, de tous côtés, s'amenèrent des volontaires qui, pour 15 jours, un mois, six mois, — aussi bien riches que pauvres, — s'attelaient librement au turbin, si dur qu'il fût. Ceux-là partis d'autres rapliquaient en foule. Et ça faisait le va-et-vient : les volontaires ne manquaient jamais!

Pour faire croûter cette fourmilère, des villes environnantes, des petiots villages lointains, d'autres volontaires envoyaient des montagnes de mangeaille, des tonneaux de picolo.

Ça ronflait! Le trimbailage des pierres énormes, le gâchage du mortier, tout le diable et son train s'accomplissaient en douce. Pour se reposer on chantait des cantiques, on pinçait un rigodon.

Et la cathédrale montait, montait!...

Finie, elle ne devait rien à personne; elle était l'œuvre des générations vivantes qui n'avaient pas, — comme dans notre société aussi crapuleuse qu'imbécile, — pour se payer une fantaisie, endetté les générations à venir.

Cet emballement qui a fait les cathédrales reviendra. Qu'on ait de la liberté, qu'on respire à pleins poumons, et vous verrez ce que la vie sera galbeuse à vivre.

La cathédrale a été une déception : elle a déçu les enthousiasmes. En les édifiant, les peuples avaient eu l'illusion de se sauver du malheur, — mensonge!

Mais, demain — quand on aura ses coudées franches — les emballements refleuriront.

On ne refoulera pas aux gigantesques besognes; on y aura d'autant plus d'entrain qu'on en verra l'utilité, le bon côté immédiat.

DE BRIC ET DE BROC

Le tien et le mien. — Pas d'argent! pas de crimes! Ça, c'est aussi sûr que deux et deux font quatre.

C'est pour du pognon que l'autre nuit, rue Bleue, une pauvre vieille pipelette a été estrangouillée.

C'est toujours pour ce maudit pognon que, dans les familles, au lieu de filer le parfait amour, frères, sœurs, gendres, neveux, s'assomment et s'étripent.

Ainsi, à Champsac, dans le Limousin, le vieux Dauriat et son gendre Michel eussent été amis comme cochons, si des questions d'argent ne les avaient fichus en bisbille.

En épousant la fille, Michel avait promis au père Dauriat de rester à la maison comme domestique, — sinon de lui payer deux cents francs par an pour qu'il pût louer un valet. Attachés l'un à l'autre par ce contrat, l'accord ne pouvait durer : le gendre planta là le beau-père et oublia de lui cracher la rente de deux cents balles.

Les années passèrent, Michel en vint à devoir mille francs.

« Vieux coquin, je vous ferai mettre tout nu dans votre cercueil! »

Pas satisfait par cette menace, le beau-père continua à réclamer. C'est alors qu'un soir de foire, Michel alla l'attendre dans un chemin creux, lui sauta à la gargamelle, le renversa et, les genoux sur la poitrine du vieux, les griffes à son cou, il lui fit lestement passer le goût du pain. Ça fait, il trimballa le cadavre dans un étang, mais, ne le trouvant pas assez caché, il le repêcha pour le jeter dans un ruisseau plus profond.

Précautions inutiles! Michel est au clou...

Ah, maudite galette!

Déserteurs! — Seize soldats de la légion étrangère, faisant partie d'une fournée pour Madagascar, ont eu l'aplomb de désertir.

Ils ont profité de ce que le canal de Suez n'est pas plus large qu'un boyau pour piquer une tête dans le bouillon, faire la planche et jouer la fille de l'air.

Ces cocos ne connaissaient évidemment pas leur bonheur! Se carapater à mi-chemin de Madagascar... à mi-chemin de la gloire!... C'est aussi inconcevable qu'affreux.

— Dernières nouvelles : les seize ont été repincés et ils passeront en conseil de guerre... Dieu protège la France.

Egalité! — Un sourd-muet ramasse du bois mort dans la forêt de Meudon, le garde Pestre l'assassine. Le bandit passe en jugerie pour la frime, est acquitté et félicité par ses chefs.

— Le dimanche de Pâques, pour en fleurir sa copine, le compagnon Bastard coupe une branchette de lilas qui lui faisait la nique au travers de la grille d'une « propriété publique. » Il est fourré au clou illico.

— Au bois de Boulogne, une bande d'aristos dévastent tout un fourré, abattent en fraude 400 arbres, barbottent le bois, le vendent à un recéleur et foutent le bénéfice dans leur poche. Et les autorités tirent le chapeau à ces pleins-de-truffe.

— Egalité, mince de colle!

Colignon et jugeur. — Un magistrat, dont je fais pas le portrait, vu qu'ils se ressemblent tous, hèle un sapin.

— Cocher, au Palais de Justice.

— Palais de Justice? Connais pas cette boîte... Où que ça perche?

— Voyons!... Palais de Justice... tout le monde connaît ça. Au Tribunal!

— Ah oui! là où on condamne... Fallait donc le dire! Connu, trop connu... Hue, cocotte.

LES GRÈVES

La grève des omnibus a été un fiasco. Elle a été trop tirée en longueur. Il y a des semaines qu'elle était prévue et que la Compagnie prenait ses précautions. Si elle n'a pas éclaté plus tôt, la faute en est aux conseillers municipaux qui, roublards, ont fait traîner les choses jusqu'au jour où ils ont été en vacances, — afin de n'avoir pas à intervenir.

C'est ce qui est arrivé! Les prolos des omnibus s'étaient monté le bobèche, escomptant la déchéance que devait voter le Conseil municipal... qui leur a posé un chouette lapin.

Que de ruminades y aurait à faire sur cette grève! Et d'abord, elle a foutu en lumière l'impuissance de la gouvernance en face d'une grève qui serait un tantinet générale. Pour faire circuler, de 10 heures du matin à 6 heures du soir, quatre douzaines d'écrabouilleurs à trois chevaux, il a fallu mobiliser dans Paris, 7,500 troubadés, gardes-municipaux et sergots.

Ce qui prouve que la puissance de l'Etat est toute en façade... y a rien derrière.

Des pocheteés ont gueulé parce que les gas des omnibus réclamaient trop. Espèces de tourtes! Au contraire, ils n'exigeaient pas assez: ils auraient dû demander le double... le triple!...

« Mais la Compagnie ne ferait plus ses frais, ne pourrait plus fournir de dividendes aux actionnaires... »

Tant mieux, cré pétard! c'est là le but.

Il faut que par leurs exigences sans fin ni cesse, toujours plus exorbitantes, les prolos acculent les patrons à la faillite. Il faut que les exploités deviennent plus canulants qu'un boisseau de puces... Tellement que les singes n'y pouvant plus tenir se décident enfin à donner leur démission.

Les allumettières sont de riches copines. Elles prennent feu plus vivement que leurs allumettes. L'abominable phosphore blanc se manipule surtout à Pantin et à Aubervilliers (à Trélaté, entre autres, on n'y en triture pas une miette); n'importe, par solidarité, toutes les fabriques de France ont lâché le turbin.

La grève est finie... Va-t-on enfin le fiche au rancard ce maudit phosphore blanc? En Angleterre, y a belle lurette qu'on n'emploie plus ce poison. On n'a là bas que des allumettes bougies, des suédoises (qui valent deux sous la douzaine de boîtes), et des allumettes de ménage (au chlorate) qui s'allument n'importe où et sont grosses comme des baguettes de tambour.

Aussi, quand les Anglais viennent chez nous, ils nous chinent dans les grands prix: « Ces Français, ils ne savent même pas fabriquer des allumettes, et ils parlent d'éclairer le monde!... »

— Finie la grève? Heu, heu!... Pas tant que ça.

Voici quel a repris à Bordeaux et à Trélaté. A Trélaté, elle a recommencé parce que le directeur voulait coller à un ouvrier un mauvais boulot.

A Bordeaux, on a la sale habitude (et peut-être pas qu'à Bordeaux), de fouiller les ouvrières à la sortie des ateliers, pour éviter qu'elle ne chipent des allumettes. Les bonnes bougresses trouvent cette pratique d'égueulasse et avilissante... et elles n'ont foutre pas tort!

Pour ce qui est des autres manufactures elles bouillonnent, — le moindre anicroche et la grève s'allumera à nouveau.

Ça pourrait être très rigolboche, car il paraît que ce coup-ci, — au lieu de se rouler les pouces du matin au soir, — les allumettiers auraient l'in-

tention de se mettre fabricants d'allumettes de contrebande.

Quelle veine pour le populo! On aurait enfin des souffrantes qui s'allumeraient.

LA SOCIALE en Province

Tulle. — Salut à *La Sociale*, elle naît bien à propos.

La besogne ne lui manquera pas: lutter pour le trompé, le volé, l'inconscient et le martyr de la loi; dénoncer les abus et les turpitudes, afin de porter la lumière de la vérité dans les cerveaux opaques, encore obscurcis par les vieux errements; contribuer à l'avènement d'une société nouvelle, sans dieu ni maître, toute faite d'humanité, de liberté et de justice.

L'apparition du journal nous fait un vif plaisir; nous allons pouvoir dénoncer les canailleries de quelques ignobles patrons de la région, afin qu'ils soient connus une fois pour toutes.

LA TRIME.

Roubaix. — Encore et toujours la faute à l'Etat!

Dans la nuit de samedi à dimanche quatre bons bougres flanochaient sur les chemins; sans s'en douter ils avaient choisi un endroit dangereux à fréquenter: ils flanochaient dans les alentours de la frontière!

Tout d'un coup voilà, qu'un oiseau de mauvaise mine leur saute dessus. Turellement, ils ont cru à une attaque nocturne. C'était d'autant plus probable que cet oiseau de malheur voulait leur faire les poches, — pour un peu il aurait essayé le coup du « père François ».

Les bons bougres se sont défendus; ils croyaient s'en tirer à bon compte pensant n'avoir affaire qu'à un seul malfaiteur. Ah bien oui, il leur en est tombé une demi-douzaine sur le casaquein.

Un des bons bougres a tiré son couteau et a eu la déveine de faire une boutonnière à son agresseur.

Les complices de ce dernier ont fait prisonnier le prolo..., et sa situation n'est pas rose car il a été reconnu que le type de mauvaise mine qu'il a mouché est un douanier.

Avais-je raison, mille dieux! C'est la faute à l'Etat: pourquoi mettre des douaniers à la frontière, pourquoi les exciter à sauter à la gorge du pauvre monde?

Evidemment, y a qu'une raison: c'est qu'il arrive des troubles, — de manière à faire travailler pandores et juteurs.

Montceau-les-Mines. — Voilà un cochon de patelin où les prolos voient la vie tout en noir, — couleur de charbon!

Les gas qui veulent être indépendants en endurent de rudes. Le grand lama du pays, un sale oiseau nommé Patin, n'est guère autre chose qu'une mouche, mais qui aussi astucieux que vache se fait craindre de tout le monde... Y en a même qui disent que de Gournay, le directeur, a le trac de lui.

Pour les prolos, c'est l'esclavage au grand complet. Jugez plutôt par la petite bricole suivante:

Un prolo, Goujon, s'étant attiré le mauvais œil de Patin, fut envoyé en pénitence à la sucrerie du père Bellat, à raison de quarante-quatre sous par jour.

Le bougre, ne voulant pas travailler à ce prix de famine, s'aligna pour quitter le pays. Ayant une maisonnette et une boutique d'épicerie, il chercha à basarder le tout. Le marché était à peu près conclu quand le Patin fit dire à l'acquéreur que « s'il reprenait le magasin de Goujon, renvoyé de la mine, les mineurs ne viendraient pas s'approvisionner chez lui, pour ne pas se fiche à dos les bonnes grâces de la Compagnie. »

Un deuxième se présente; turellement, c'est aussi un ouvrier de la mine: il veut bien prendre la boutique, mais à condition que Patin lui donne l'autorisation...

Et voilà, quand un patron ou un sac-à-mistoufles comme le Patin veut tuer un prolo il n'a pas besoin d'un couteau ou d'un revolver: il opère en douce, — comme pour Goujon.

LA SOCIALE à l'Extérieur

Belgique. — Il vient de se fonder une association de malfaiteurs, — internationaux s'il vous plaît, — pour piller, un peu plus qu'ils ne sont, ces malheureux belges.

Inutile de dire que le roi des Grinches, Rothschild, est à la tête de cette association, — qui s'est formée dans le but d'accaparer le pétrole.

Les résultats sont déjà terribles pour le populo.

Le pétrole (sur lequel l'impôt est moins fort qu'en France), valait il y a quelques mois en Belgique, deux sous le litre au maximum. Il coûte maintenant six sous.

Trois fois plus!

Y a pas méche de se passer de pétrole; il en faut pour travailler le soir. Aussi, qu'arrive-t-il? Les ménagères rognent sur le pain les quatre sous d'impôt que Rothschild vient de coller sur le pétrole.

Ces quatre sous — autant dire une miche d'une livre tirée de la bouche de prolos affamés — s'additionnant et se multipliant, ils produisent des millions qui s'en vont gonfler les coffres déjà débordants des banquiers crapuleux.

Qu'importe alors que les travailleurs aient la panse vide!

Angleterre. — Une idée qui n'est pas toc, et qui fera son chemin, a poussé là-bas ces derniers mois:

Les cordonniers de Leicester s'étant mis en grève, ont illico lancé une déclaration pour avertir leurs problocs que, ne touchant plus de salaires, ils se décidaient à ne plus payer de loyers.

Dame, c'est un ricochet très logique: ne touchant plus de galette, ne pouvant pas en fabriquer (puisque l'Etat s'en est réservé le monopole) ils ne pouvaient donc en distribuer à jet continu à leurs vautours.

C'est aussi simple que de voir un commerçant, que ses débiteurs ne paient pas, être obligé de faire de même vis-à-vis ses fournisseurs.

Si simplette qu'elle soit, l'idée des bouiffes de Leicester est galbeuse: elle est à ruminer et à creuser.

FLAMBEAUX ET BOUQUINS

A paru la semaine dernière le premier numéro des *Temps Nouveaux*, hebdomadaire, avec supplément littéraire. Le numéro 10 centimes. — Administration, 140 rue Mouffetard, Paris.

— *Œuvres* de Michel Bakounine, chez A. Stock, place du Théâtre Français, un volume, 3,50. — Ce bouquin contient une étude sur le *Fédéralisme*, le *Socialisme* et l'*Antithéologisme*; des *Lettres sur le patriotisme* et un fragment inédit de *Dieu et l'Etat*.

— Pour paraître prochainement: *La Douleur universelle (Philosophie libertaire)*, par Séb. Faure. Un volume 3,50, chez Savine, 12, rue des Pyramides.

COMMUNICATIONS

PARIS. — Salle d'Arras, 3, rue d'Arras, près la rue Monge, le samedi 11 mai et les samedis suivants, à 8 heures 1/2 du soir, conférences publiques et contradictoires par Sébastien Faure, sur la *Question Sociale*. Entrée: 50 centimes.

AUBERVILLIERS. — Les travailleurs soucieux de leurs intérêts sont invités à venir discuter les questions économiques au groupe d'études « Les Libéraires » des Quatre-Chemins, Pantin, Aubervilliers. Réunion: tous les jendis, salle Jaquemin, 99, route de Flandre.

PETITE POSTE

A. Estagel. — G. M. Valbelle. — S. Censeau. — M. Bournezeau. — B. St-Amand. — B. Keranfurust. — B. Cahuzac. — M. St-Aubin. — D. Jailleu. — L. Roubaix. — E. Canohés. — T. Aiguillons. — M. Châteauneuf. — B. Vidauban. — L. St-Louis. — C. Chamberret. — B. Paulhaguet. — B. D. Berluvier. — C. Reignac. — F. Savigné. — N. Londres. — reçu abonnements, merci.

Souscriptions pour aider à la publication de La Sociale: Collecte à Krebs et Anderson par J. Delcourt; 2 dol. — Groupe *la Vérité*, Midway, par J. B.; 1 dol, 90. — Groupe *l'Émancipation* à Weir City, par J. H.; 2 dol. — Benoît Malon, Cherokee; 25 sous. — Groupe de Weir City, par J. Hanon; H. Haubry, 2,50; P. Gousseaux, A. Régnier, J. Comman, L. Bonhivert, J. Bernarding, J. Buset, C. Hayon, H. Sturman, J. Berteaux, A. Haimont, J. B. Martin, F. Valet, L. Hougardy, R. Duval, chacun 1,25; A. Hamon, J. Mohin, J. Mahy, E. Gossiaux, C. Darras, chacun 0,50; N. Boucher, 0,25; P. Vailant, 0,75; D. Mohin, 0,25. Total: 26,50. — Seatonville: J.-B. Cailliez, H. Cailliez, A. Deruelle, A. Wisserath, A. Plumier, J.-B. Tolenber, Leo Arnold, D. Rousseau, E. Ernest, J. Ernest, J. Lambert, chacun 0,25; O. Cailliez, 0,15; D. Jamolet, 0,20; Potier, 0,10. Walin, 0,20; Comunion, 0,15; total: 3,55. — Lexington: D. Chanal, A. Sulice, E. Barrot, F. Chanal, H. Duez, H. Goney, H. Bardey, chacun 0,65; H. Calmels, 1,25; O. Brunel, 1,25; total: 7,05.

M. St-Aubin, 1 fr. — Divers compagnons de Genève, par N., 6,85. — Un canard déployant ses ailes 0,50, dit à *La Sociale* fidèle, 0,50, quand donc finiront nos tourments, 0,50, coin, coin, coin, 0,25.

Le gérant: E. POUGET.

Imprimerie E. POUGET, 120, rue Lafayette, Paris